



Gérard Prévot et les démons de l'écriture¹

COMMUNICATION DE JEAN-BAPTISTE BARONIAN
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 11 FÉVRIER 2023

Deux villes belges de carnaval, deux villes de déguisements, d'artifices et de masques, deux villes de mirages habilement fabriqués de toutes pièces, balisent l'existence chaotique de Gérard Prévot : Binche où il est né le 2 septembre 1921 et Ostende où il s'était comme replié à la fin de sa vie, avant d'être victime d'un coma diabétique, d'être transporté d'urgence dans un hôpital de l'agglomération bruxelloise et d'y mourir, quelques jours plus tard, le 12 novembre 1975.

Cinquante-quatre ans. Un âge à peine adulte. L'âge des illusions en train de se perdre et d'aller buter contre le mur infranchissable du destin. On ne se refait plus à cet âge. On piétine. On succombe. Et on finit même par s'oublier, par oublier les raisons pour lesquelles on s'est, des décennies plus tôt, abandonné à une vocation.

Dans *Fragments d'un journal*, un texte toujours inédit, Gérard Prévot a noté, en date du 30 novembre 1974 : « Ce n'est pas un hasard si je me retrouve aujourd'hui les mains vides, sur la digue d'Ostende. C'est même le contraire du hasard. Mais pour retracer cet itinéraire et exprimer comme on dit les tenants et les aboutissants, il faut remonter loin : à l'enfance. C'est dans l'enfance et sans doute (et sûrement) bien avant la conscience que s'est jouée la plus haute part de ma vie : la réponse à une vocation d'écriture. »

Cette vocation d'écriture est, en réalité, le fabuleux héritage de sa grand-mère paternelle : « Ma grand-mère, tu es née le 13 août 1860 et tu mourras quand je mourrai, pas avant » (*Fragments d'un journal*, 17 février 1975). Gérard Prévot lui doit

¹ L'enregistrement filmé de cette communication est disponible sur la chaîne YouTube de l'Académie à cette adresse : <https://youtu.be/v2eqtLoRLs4>

sa passion de la musique, qui ne le quittera jamais, et celle de la poésie dans laquelle il se jette dès l'âge de huit ans et dont il prend conscience, très tôt, qu'elle est et qu'elle sera sa respiration naturelle, son viatique. Il n'a donc que vingt ans, en 1941, quand, alors que la Belgique est occupée par l'armée allemande, il édite une plaquette à compte d'auteur, *La Première symphonie*. Il n'a ni l'occasion ni les moyens de le faire connaître : il prend le maquis et rejoint bientôt un petit groupe de résistants près de La Louvière. Jusqu'à ce qu'on vienne l'arrêter dans la ferme où il s'est caché avec quelques-uns de ses camarades. Et il apprend avec horreur qu'il a été dénoncé par la femme qu'il aime. La blessure est terrible, irréparable. Il est incarcéré à la prison de Mons, là où, en octobre 1873, Paul Verlaine a été écroué et où il a écrit l'essentiel de *Sagesse* (qui ne sera publié qu'en 1881).

À la Libération, Gérard Prévot est déjà un homme brisé. Mais il n'a pas cessé d'écrire et de dire ses blessures à travers ses poèmes. Il les cisèle, les calligraphie à l'encre noire. Des dessins magnifiques dont les formes entremêlées seraient les lettres de l'alphabet et la ponctuation.

Mais comment vivre, survivre avec cette vocation d'écriture ? Il arrive à Bruxelles, se présente à la rédaction de plusieurs journaux, finit par travailler d'abord pour *Le Peuple* (d'obédience socialiste) puis pour *La Cité* (d'obédience sociale chrétienne). Peu lui importe. La politique, ce n'est pas son affaire et, de toute façon, les articles qu'ils donnent sont consacrés à la musique, la poésie, le roman et le théâtre vers lequel il se sent de plus en plus attiré et qui lui permet de rencontrer des dramaturges de sa génération tels que Charles Bertin, Georges Sion, Jean Sigrid, Jean Mogin ou José-André Lacour. En même temps, il accepte de collaborer à ce qu'on n'appelle pas encore une agence de publicité, mais qui en constitue une, et où il devient la personne chargée de concevoir des formules verbales criantes destinées à la promotion d'un savon, d'une crème de beauté, d'un sous-vêtement. Entre deux slogans, il collabore aussi à des revues littéraires (*Le Thyrsé*, par exemple) et, sans relâche, continue d'écrire des poèmes.

En 1948, il devient le secrétaire d'une nouvelle maison d'édition dirigée par Herman Van den Driessche : L'Écran du monde. Elle publie une vingtaine de livres dus pour la plupart à des auteurs belges : Max Deauville, Robert Goffin, Marie de Vivier, André Villers, André Viatour... L'Écran du Monde publie également la revue trimestrielle *Empreintes* (dix numéros au total, dont des numéros spéciaux sur

Stéphane Mallarmé et Jean Cocteau). Le comité de rédaction comprend, entre autres, Fernand Verhesen, Roger Bodart, Edmond Vandercammen, Adrien Jans et Robert Goffin, tous de futurs membres de notre Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique – une clique de médiocres, me répétera souvent Gérard Prévot, quand il n'utilisera pas à leur égard les termes d'imbéciles et de crétiens.

C'est tout naturellement à l'enseigne de L'Écran du Monde qu'il fait paraître son deuxième recueil en vers, *Récital*, juste dix ans après le premier, recueil qui obtiendra le prix Polak de l'Académie en 1952. Maigre consolation, comme le dit le poncif, car déjà l'aventure de cette maison d'édition a capoté et qu'entre lui, Gérard Prévot, et le petit landerneau national, le fossé s'est creusé et s'apparente déjà à un gouffre.

Gérard Prévot s'y sent mal, très mal, et ce malaise le conduit à avoir des comportements bizarres, incontrôlés, inattendus, inadmissibles. Il insulte en public Roger Bodart lors d'une séance des Midis de la Poésie, traite Adrien Jans de tous les noms d'oiseau à la sortie d'un concert au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles et tente même, en compagnie d'André Viatour, de mettre le feu à une librairie de la galerie Bortier, sous prétexte qu'elle ne débite que de la merde. Et tandis que la plupart de ses *collègues*, puisqu'il faut bien les nommer ainsi, commencent à occuper des postes en vue, il est, lui, obligé de vivre d'expédients et d'habiter une misérable mansarde aux environs de la gare Léopold. Il se montre ombrageux, imprévisible, un jour doux comme un agneau et d'une gentillesse extrême, un autre farceur et rigolo, un autre encore méchant et odieux. On l'évite. On change de trottoir dès qu'on le voit rôder dans la rue.

Rien ne va plus. En 1953, il publie pourtant à Bruxelles son troisième recueil *Architecture contemporaine*, où, visionnaire, voyant, il écrit qu'il a un « avenir de solitude dans la plume ». Le livre lui vaut les félicitations enthousiastes d'un de ses cadets, Hubert Juin², originaire de la province de Luxembourg (il est né à Athus en 1926). Les deux hommes se lient d'amitié et Hubert Juin incite rapidement Gérard Prévot à venir s'installer à Paris, où il s'est lui-même établi en 1951.

Et voilà le Binchois plongé désormais au sein du fameux carnaval éditorial et littéraire de la Ville-Lumière, avec pour tout bagage des piles de poèmes, des ébauches de romans, des actes de pièces de théâtre. Hubert Juin l'introduit chez divers éditeurs

² À l'état civil, il s'appelait Hubert Loescher (1926-1987).

et le met en rapport avec Pierre Seghers et Robert Kanters, qui est belge, lui aussi, et qui est le directeur littéraire de Denoël, où il a fondé en 1954 la collection « Présence du futur ». Grâce à eux, Gérard Prévot publie quatre livres : deux recueils poétiques, *Danger de mort* (Seghers, 1954) et *Ordre du jour* (Seghers, 1955) ; et deux romans, *La Race des grands cadavres* (Denoël, 1956) et *Les Chemins de Port-Cros* (Denoël, 1957). Dans ce dernier, il vide certaines de ses querelles par héros interposé, le musicien Martin Roche, qui possède tous les complexes du génie méconnu.

La presse est bonne. Tout comme le bouche à oreille dans sa tournée habituelle aux quatre coins de Saint-Germain-des-Prés. Jean Paulhan, le manitou des Éditions Gallimard, découvre ainsi l'existence de Gérard Prévot. Il le convoque dans son bureau seigneurial, rue Sébastien-Bottin, et au terme d'une très brève rencontre, lui propose d'être un lecteur de la maison. Difficile de refuser, même si cela ne rapporte que quelques mitrailles.

Parallèlement, Robert Kanters, qui a le bras long, fait entrer Gérard Prévot aux Éditions de la Seine, lesquelles n'ont pas pignon sur rue et ne commercialisent que des romans populaires et, en particulier, des romans de gangsters écrits par divers écrivains (dont Françoise d'Eaubonne, Henri Certigny, André Duquesne ou l'humoriste Jean-Charles), tous signés du même pseudonyme, Diego Michigan. Gérard Prévot en commet trois ou quatre, canailles, mais pas trop. L'un d'entre eux, *Pas de fantômes sans fumée* (1955), se déroule en Belgique, en particulier à Ohain, à Waterloo et à Bruxelles. C'est un des huit titres de la collection « Rafale », dont le slogan est des plus explicites : « Émotions fortes, poursuites éperdues, coups de théâtre... et coups de feu [...], des tueurs implacables, d'étranges filles, tout un monde prodigieusement grouillant de vie et souvent mystérieux. » Ainsi Gérard Prévot a de quoi subsister, de quoi s'offrir des bières pression et des calvas, des défonces inoffensives, estime-t-il, comme pour narguer son diabète.

Toutefois, ce qui le marque le plus à cette période de sa vie, c'est assurément sa rencontre avec Dominique Vazeilles³, romancière chez Denoël, soutenue par Robert Kanters. Quelque chose comme le télescopage de deux solitudes – de deux fêlures.

Ensemble, ils s'installent dans un minuscule appartement du boulevard Saint-Jacques, et c'est là que Gérard Prévot écrit son sixième recueil de poèmes *Élégies dans un square décapité* (Thone, 1958) ainsi que toute une série d'études littéraires et

³ Un des personnages de *Pas de fantômes sans fumée* s'appelle Monique Vazeilles.

d'articles pour la presse française et belge. Dans le lot, il y a en a plusieurs sur l'œuvre et la personnalité de Franz Hellens, auquel il rend régulièrement visite à La Celle-Saint-Cloud. Parmi ses relations – ses admirations – figurent également deux poètes, André Frénaud et Norge, dont il envisage de publier une monographie pour la collection « Poètes d'aujourd'hui ». Ce projet n'aboutit pas. « Parce que Jean Mogin, son fils, ce conard, s'y est opposé », me dira Gérard Prévot.

Boulevard Saint-Jacques, Gérard Prévot achève aussi en 1958 sa première pièce *La Nouvelle Eurydice*⁴, créée le 8 décembre au Théâtre expérimental de la Cambre, à Bruxelles, dans une mise en scène de Paul Anrieu⁵. L'année suivante, elle reçoit une récompense bien dotée, le Prix triennal de littérature dramatique décerné par le gouvernement belge ainsi que le prix Malpertuis de notre Académie royale. Des aides financières d'autant plus appréciées que Dominique Vazeilles et lui tirent le diable par la queue. Qui plus est, en avril 1960, ils sont expulsés de leur appartement du boulevard Saint-Jacques.

Sur ces entrefaites, Gallimard édite *Europe maigre*, le septième recueil de poèmes de Gérard Prévot que vient couronner une autre distinction importante, le prix Gérard de Nerval, en 1961. Pour une fois, le destin, d'ordinaire si injuste et si versatile, et qui se manifeste toujours par le plus grand des hasards, le destin ne s'est pas trompé de cible : avec Rainer Maria Rilke, Gérard de Nerval, le « ténébreux, le veuf, l'inconsolé », Gérard de Nerval, le « Prince d'Aquitaine » dont le luth « porte le soleil noir de la mélancolie », Gérard de Nerval est, en effet, le poète préféré de Gérard Prévot, son dieu littéraire, tout comme Mozart, est son dieu musical. Dans *Les Oyats*, une des trois nouvelles de *La Nuit du Nord* (1974), le narrateur dialogue avec un mélomane, qui lui demande quel est le « meilleur musicien ». Après avoir hésité un court instant, il répond : « Mozart. » Pourquoi cette hésitation ? « Parce qu'il y a Bach au fond, comme une montagne », dit le narrateur. Puis il ajoute : « Parce que [Mozart] est le flûtiste devant la montagne. »

Dans son itinéraire poétique, *Europe maigre* constitue une sorte d'aboutissement et est, sans conteste, une de ses œuvres les plus denses et les plus amères. De ce fait,

⁴ *La Nouvelle Eurydice* est également le titre du deuxième roman de Marguerite Yourcenar publié en 1931.

⁵ De son vrai nom Paul Vancoppenolle (1930-2018). C'est lui qui a fondé le Théâtre expérimental de la Cambre sur le site de l'abbaye de la Cambre, à Bruxelles. Il est aussi, en 1962, un des fondateurs de l'INSAS (Institut national supérieur des arts du spectacle et des techniques de diffusion).

on peut comprendre pourquoi, durant les années qui suivront, il va quelque peu délaisser la poésie pure et écrire principalement des œuvres de fiction et des pièces de théâtre. En 1962, il publie chez Calmann-Lévy *Un prix Nobel*, l'autopsie d'un personnage de bienfaiteur de l'humanité, Guillaume Lorent, mais qui n'est peut-être pas aussi bienfaiteur qu'on le pense et dont on se demande s'il n'a pas eu une double vie. Gérard Prévot termine ensuite sa pièce *La Mise à mort*, que joue le Centre dramatique de Wallonie en avril 1964, dans une mise en scène du fidèle Paul Anrieu, et *Guillaume Fischer*, que diffuse France Culture cinq mois plus tard dans l'émission « Carte blanche », le rôle-titre étant interprété par l'acteur Jean Topart, une des voix les plus immédiatement reconnaissables de la radio.

Au cours de ces années 1960, Gérard Prévot adopte par ailleurs le pseudonyme de Francis Murphy pour signer au Fleuve Noir plusieurs romans populaires : *Pour l'amour d'Olivia* (1963), *La Jeune Fille de Rattenberg* (1962) ou *Les Tambours de Binche* (1964), où il met en scène Marie de Hongrie, la sœur de Charles-Quint, née à Bruxelles et résidant à Binche, cité alors fastueuse entourée de remparts, avec sa fille adoptive Gisela, avant que celle-ci ne soit enlevée par Henri II, roi de France, deuxième fils de François I^{er}. En 1969, paraît *L'Invitée de Lorelei* dans la collection « Angoisse » du Fleuve Noir, un thriller mystérieux se déroulant dans un vieux domaine perdu, ancré au milieu des dunes du Jutland, où le temps est comme aboli et où ne vient jamais personne.

Cependant, dans l'intervalle, en avril 1965, Dominique Vazeilles a quitté Gérard Prévot et l'a laissé avec l'atroce et douloureuse certitude qu'il a une nouvelle fois été trahi. C'est le point de départ de ce qu'il appellera sa chute – une descente terrible au bout de la nuit, aggravée par de fréquentes maladies, des périodes d'insomnies, des vertiges.

Il se réfugie au rez-de-chaussée d'un immeuble donnant sur une cour, rue Saint-Romain, « qui doit son nom à Romain Rodayer, prieur de l'abbaye Saint-Germain », apprend-on dans *Le Troisième Chat (Celui qui venait de partout)*, un appartement à peine plus grand qu'une cellule. Il se rend compte petit à petit que sa vocation d'écriture a changé de cap.

« J'étais poète avant de savoir ce que c'était, notera-t-il dans *Fragments d'un journal* le 4 décembre 1974. Je n'ai retrouvé cet état dans la prose qu'à partir du moment où j'ai laissé tomber le fatras réaliste et psychologique pour m'aventurer vers

le fantastique. Étrangement, j'ai compris alors que je m'en étais depuis longtemps (depuis l'enfance) nourri. Mais tandis que la poésie est née avant la vie (ah, bien avant la première blessure), le fantastique, pour naître, a attendu le premier instant de grande crise (Dominique). La poésie naît de rien. Le fantastique naît du vide. »

*

En septembre 1969, après avoir été engagé aux Éditions Marabout, j'ai eu l'heureuse possibilité de lancer plusieurs nouvelles collections de littérature dite de genre, dont une consacrée à la littérature fantastique et une autre à la littérature de science-fiction. Je m'étais appuyé sur deux constatations – deux évidences éditoriales. La première : des collections de ce type n'existaient pas chez nos principaux concurrents français dans le secteur (encore peu encombré) du livre de poche ; la seconde : depuis de longues années, Marabout avait très souvent édité du fantastique, aussi bien les grands classiques du genre tels que *Frankenstein* de Mary Shelley, *Tous les contes* d'Edgar Allan Poe ou *Dracula* de Bram Stoker, des titres régulièrement réimprimés, que des œuvres de fantastiqueurs belges de langue française comme Jean Ray, Franz Hellens, Michel de Ghelderode, Marcel Thiry ou Thomas Owen. Jean Ray était, du reste, un des auteurs phares de Marabout et ses livres, *Les 25 Meilleures Histoires noires et fantastiques*, *Malpertuis*, *Le Carrousel des Maléfices*, *Les Contes du whisky* ou les volumes regroupant des aventures de Harry Dickson, étaient tous des best-sellers.

Et là-dessus, armé d'une irrésistible envie de bien faire les choses, je suis allé à la chasse au surnaturel pour alimenter ces deux nouvelles collections, que ce soit à travers des rééditions ou par des inédits. J'ai notamment pris contact avec Thomas Owen, qui n'écrivait plus guère de fiction à cette époque, et j'ai eu l'idée de créer le prix Jean Ray destiné à couronner une œuvre fantastique inédite d'un auteur francophone.

Dans mes démarches, j'ai aussi pris contact avec Hubert Juin, que je savais grand spécialiste de littérature fantastique et dont j'avais aimé l'anthologie *Récits fantastiques et contes nocturnes*, publiée en 1965 au Livre Club du Libraire. Lors d'une conversation au téléphone, il m'a parlé d'un de ses amis écrivains, Gérard Prévot, qui, coïncidence frappante, était justement en train de mettre la dernière main à un ensemble de contes étranges et qui, à l'en croire, possédait un talent immense.

Gérard Prévot. Un nom que je ne connaissais pas, que je n'avais jamais entendu. Et que j'avais presque oublié lorsque, vers Noël, ma secrétaire a déposé sur mon bureau un manuscrit venant de Paris et signé Gérard Prévot, *Les Contes de la mer du Nord*. Je me suis alors souvenu de ce qu'Hubert Juin m'avait dit de lui et je me suis empressé d'ouvrir ce manuscrit, comme s'il y avait là, à cet instant, une nécessité impérieuse. J'ai tout de suite pris conscience, à la lecture du premier des vingt et un contes du recueil, que l'homme qui l'avait écrit ne pouvait être qu'un auteur hanté, quelqu'un qui vous saisit immédiatement à bras-le-corps et vous révèle, sans coup férir, vos propres inquiétudes et vos émois les plus profonds.

Quelques semaines plus tard, Gérard Prévot était en chair et en os devant moi, quai Fernand Demets, le long du canal, à Anderlecht. Un drôle de décor. Un drôle d'endroit pour une maison d'édition. « La maison du canal », selon les mots de Jacques Sternberg paraphrasant le titre d'un roman Georges Simenon, Jacques Sternberg que j'ai connu à la même époque et dont j'ai publié *Univers zéro* (1970) et les *Contes glacés* (1974) illustrés par Roland Topor. En tout cas, pas de quoi inspirer une vocation d'écriture lumineuse.

J'ai dit « Gérard Prévot en chair et en os », j'aurais mieux fait de dire « en chair tout court » car, dès que je l'ai vu, j'ai été frappé par son physique disgracieux, sa rondeur, son souffle saccadé et par le fait qu'il transpirait beaucoup, qu'il n'arrêtait pas, à l'aide d'un gros mouchoir roulé en boule, de s'éponger le front et les tempes. J'ai également été frappé par sa vilaine dentition.

Il m'a demandé s'il pouvait fumer. J'étais fumeur, moi aussi, et je lui ai tendu mon paquet de Gitanes. Il a eu un geste de refus et a retiré d'une des poches de son veston une boîte métallique remplie de cigarettes roulées dans du papier maïs. Il en a pris une, l'a allumée avec un Cricket à gaz. Question bête et convenue : « Est-ce que vous avez fait bon voyage ? »

Je ne sais plus ce qu'il m'a répondu. J'ai, en revanche, le souvenir que cette première rencontre a été formelle. Comme j'avais coché çà et là certaines lignes de son manuscrit, soit qu'elles me paraissaient impropres, soit qu'elles contenaient une scorie, nous avons passé, Gérard Prévot et moi, un petit moment à les examiner de près. Le monde à l'envers : j'étais un novice et je jouais au maître, il était déjà un vieux de la vieille dans le paysage littéraire et il acceptait sans broncher le rôle déférent de l'élève modèle. C'était complètement ridicule, tant son style est souple et

ondoyant. Je me rappelle avoir relevé trois génitifs qui se succédaient malencontreusement dans une seule et même phrase et qu'il a corrigée aussitôt avec un beau Waterman, docile, conciliant, presque bonasse.

Après quoi, je lui ai fait savoir que le titre qu'il avait choisi ne me plaisait guère et que je souhaitais vivement qu'on le change. Il n'a pas davantage bronché. Très vite, il a accepté que son livre s'intitule *Le Démon de février*, le titre d'un des vingt et un contes du recueil. Puis je lui ai parlé du contrat. Une aumône en guise d'à-valoir, ce qui était la coutume chez Marabout, André Gérard, le patron, et Jean-Jacques Schellens, le directeur littéraire, s'entendant à merveille sur ce point pour considérer les auteurs, quels qu'ils soient, comme de simples *fournisseurs*. De nouveau, Gérard Prévot n'a pas bronché et nous avons fini par prendre congé l'un de l'autre.

Je ne sais plus non plus combien de temps a duré notre première rencontre et quelle heure il était lorsque Gérard Prévot s'est éclipsé de mon bureau. Peut-être l'heure du déjeuner. De toute manière, je n'avais pas le droit d'inviter au restaurant un de nos *fournisseurs* sur le compte de Marabout. Si on voulait se régaler, il n'y avait qu'une adresse à Anderlecht : Chez Marcel, rue Wayez, le plus belges des restaurants belges, le carrefour de la gouaille bruxelloise et de l'aristocratie gastronomique (ou de la gastronomie aristocratique). Des plats succulents, mais très coûteux, inabordables pour le commun des employés de Marabout. J'y ai mis les pieds une seule fois avec Jacques Sternberg, qui avait lu une interview de Marcel dans *Playboy* et constaté que la distance séparant la « maison du canal », quai Fernand Demets, et la rue Wayez n'était que de trois cents mètres. Qu'est-ce que nous y avons dégusté ? La selle d'agneau aux onze légumes frais, une des spécialités du restaurant ?

Au cours des mois qui ont suivi, et jusqu'à la parution du *Démon de février*, nous avons, Gérard Prévot et moi, échangé de nombreuses lettres et nous nous sommes souvent revus, le plus souvent à Paris, où je me rendais dans le cadre de mon travail de directeur de collections et où il occupait toujours son antre, rue Saint-Romain. Il n'était jamais heureux. Il avait noué une curieuse relation avec une femme d'origine slave prénommée Flora qu'il m'a présentée et qui habitait à deux pas de chez lui, rue Vaneau. Ils formaient un couple bizarre, comme en conflit perpétuel.

Jusque-là, Gérard Prévot était, d'abord et avant tout, un des auteurs de la maison d'édition où je travaillais. Mais, insensiblement, il a commencé à devenir un ami, un complice. Nous parlions la même langue, non seulement à propos de

littérature, mais aussi à propos de tout et de rien, ce qui est le signe le plus patent et le plus naturel d'une authentique amitié, différence d'âge ou pas.

Le tout et le rien. Le tout qui peut confiner au sublime, frôler les sommets de la transcendance ; le rien avec ses petits riens, ses fretins menus, son train-train bon enfant, ses verres de beaujolais dégustés à l'angle d'un zinc, son œuf dur mayonnaise au buffet d'une gare, sa choucroute ou ce gigot de mouton, les jours un peu fastes. Le tout qui conduit à Dieu ; le rien avec sa cavalcade ininterrompue de joies et de peines, d'exaltation et de maux, ceux que Gérard Prévot endurait de plus en plus et qui étaient les seuls de ses secrets envers moi.

Grâce à cette amitié, j'ai partagé l'aventure de chacun des livres de Gérard Prévot, ceux publiés par mes soins chez Marabout et ceux édités par Robert Morel vers lequel je l'avais dirigé en 1971 et qui a édité *La Fouille* et *L'Empan* en 1973, deux romans que je qualifierais de psychologiques et où fourmillent les références à la littérature et à la musique. « Mozart camoufle Mozart, peut-on lire dans *L'Empan*. La beauté cache la beauté. »

Même s'il écrivait dans une sorte de fièvre, comme pressé d'écrire par ses démons intérieurs, si ce n'est dans une sorte d'état second, Gérard Prévot était capable de se moquer de lui-même, d'ironiser sur son travail et de s'imposer d'amusants défis, par exemple partir de quelques mots prononcés au hasard dans une conversation pour composer tout un conte, ou en rédiger un après avoir lu une phrase anodine dans un journal. C'est le cas de *La Valse interdite* dont l'incipit est repris d'un article du *Figaro* : « Il n'est pas rare que les parents interrogent leurs enfants sur l'avenir auquel ils se destinent, et il n'est pas rare non plus que cet avenir soit très éloigné de celui qu'ils s'étaient pourtant eux-mêmes choisi. » D'ailleurs, il aimait bien être aiguillonné, il était toujours content lorsque je le poussais à inventer des histoires sur la base d'une idée qui avait jailli dans mon esprit ou d'un thème dont je lui fournissais l'esquisse.

En automne 1974, au terme d'une nouvelle et pénible crise sentimentale, Gérard Prévot décidait de ne plus rester à Paris et de retourner en Belgique, stimulé par le succès des trois recueils de contes fantastiques, *Le Démon de février*, *Celui qui venait de partout* (1973) et *La Nuit du Nord* (1974), parus chez Marabout. La presse belge avait, en outre, été unanime pour les saluer et quelques-uns de ses anciens compagnons de L'Écran du Monde en avaient publiquement dit le plus grand bien. Mais il n'était pas

dupe. Et il les traitait de faux derches. Une ritournelle qu'il m'a chantée d'innombrables fois et dont j'ai eu du mal, sur le moment même, à mesurer l'exacte portée. Ce que je sais, c'est qu'à cette époque, j'avais tendance à m'associer aux jugements à l'emporte-pièce de Gérard Prévot et à considérer cette bande de faux derches, entre-temps devenus presque tous membres de notre Académie, comme des auteurs dénués d'intérêt. Un des seuls qu'il épargnait et auquel il vouait une réelle admiration, mais sans partager ses opinions politiques, était Marcel Thiry, poète d'envergure. Il tenait *Toi qui pâlis au nom de Vancouver* (1924) pour un chef-d'œuvre.

Rue de la Colline, à Bruxelles. C'est là que Gérard Prévot s'est d'abord installé, un meublé que lui a déniché Jacques Antoine, l'éditeur de *L'Impromptu de Coye*, le dernier recueil de poèmes de Gérard Prévot, en 1972. Il m'a prétendu que ce meublé se trouvait au-dessus d'une taverne que fréquentait Charles Baudelaire, qui avait logé tout près, Hôtel du Grand Miroir, rue de la Montagne, en 1864 et 1865 – une taverne que je n'ai jamais réussi à identifier, malgré mes recherches assidues. Mais il n'y est pas demeuré longtemps et, au bout de trois mois, il a gagné Ostende et a loué un appartement situé sur la digue, face à la mer du Nord. Il avait par chance les moyens de le payer grâce à des mensualités que lui versait Marabout pour la rédaction d'un cycle de romans de science-fiction, les aventures de Dan Dubble, qu'il devait signer Red Port. Il n'a pas pu s'empêcher de les farcir d'allusions à des situations et des événements de sa vie personnelle. Il a ainsi baptisé Flora une sinistre planète hostile à la Terre, *private joke*, bien sûr, mais déguisant une forte et sourde catharsis. (Flora est pareillement l'abominable créature d'un de ses derniers contes fantastiques, *La Louve de la rue Vaneau*⁶.)

*

Il y a toujours pour moi une énigme Gérard Prévot. À moins que ce ne soit une folie Gérard Prévot, assez comparable à la folie Charles Baudelaire dont a parlé Sainte-Beuve. Plus sa santé décline, plus il est mal dans sa chair, plus il noircit des pages et des pages, et plus il tape à la machine. « Je suis devenu volontairement une machine à écrire », note-t-il dans *Fragments d'un journal* (16 décembre 1974).

En une année et demie, ce sont un long poème en vers, *La Rue perdue* ; un autre poème plus court, mais en prose, *Aurélia 75*, qui traduit son éternel attachement à

⁶ Ce conte a paru dans l'anthologie *13 histoires de loups-garous* (Marabout, 1977).

Gérard de Nerval ; un roman d'inspiration autobiographique, *Le Point de chute* (que Jacques Antoine éditera en 1986) ; une pièce de théâtre, *Lolus* ; son quatrième recueil de contes fantastiques, *Le Spectre large* ; et depuis le 30 novembre, la rédaction des *Fragments d'un journal* où, d'emblée, il déclare : « Entre l'enfant et le spectre, il ne s'est rien passé pour moi que des histoires d'homme – je veux dire de longs efforts très vrais vers le couple (Dominique, Flora) et vers le bonheur. Je ne dis pas que j'étais maudit. Je dis que je n'étais pas fait pour ça. Je suis fait pour écrire et pour respirer au bord de la mer du Nord. » Le 3 janvier 1975, il note encore : « Ce qui m'enchanté dans le fantastique, c'est qu'il régenté le réel, qu'il lui donne un air acceptable. »

Moi, je me rends au bord de la mer du Nord à intervalles réguliers, et nous continuons de bavarder ensemble de tout et de rien. Dans sa bouche, tout s'appelle à présent Dieu et rien, les riens, ce sont les chats, les articles consacrés à ses livres, les interviews qu'il accorde, le courrier qu'on lui adresse aux bons soins de Marabout, les croquettes aux crevettes et les anguilles au vert de la minque, les gueuzes, les blanches, les échecs qu'il joue avec un locataire de l'immeuble, qui ne parle pas un mot de français. Il en maîtrise les mille et une subtilités comme un champion international. « Je pourrais battre Karpov », me dit-il un jour, le poing dressé. Sans oublier, au copieux catalogue des riens, la gent littéraire belge contre laquelle ses vitupérations répétées, *ne varietur*, sont infinies.

Je l'aiguillonne toujours. Un dimanche après-midi, nous sommes assis à la terrasse d'un café, place d'Armes, le cœur touristique d'Ostende, et nous nous demandons quel sera le titre du recueil de contes qu'il est en train d'achever. On passe en revue les titres singuliers de chacun d'entre eux, mais aucun ne m'emballé vraiment : *Mort à marée haute*, *La Fiancée de l'écluse*, *La Putain bleue*, *Le temps se casse à chaque instant*, *La Balançoire...*

À un moment donné, Gérard Prévot, qui vide une chope de bière blonde que la médecine lui interdit de boire, sort de sa poche une boîte de médicaments et la dépose sur la table. D'un geste machinal, sans réfléchir, je m'en empare et lis dessus les mots « médicament au spectre large ». En sursautant, je m'écrie : « J'ai trouvé le titre de ton prochain recueil de contes : *Le Spectre large* ! »

Il écarquille les yeux et m'assure que c'est formidable, mais qu'il lui faut encore écrire un conte correspondant à ce titre. Ce sera, en réalité, l'affaire de quelques jours à peine puisque le vendredi suivant, je reçois dans mon courrier le conte en question

tapé à la machine, sans la moindre rature. Avant de le découvrir, il me vient à l'esprit que son intrigue doit se dérouler à Ostende, « une ville selon [son] cœur » où « les enfants et les spectres sont chez eux » (*Fragments d'un journal*, 22 décembre 1974), et peut-être aux environs de la place d'Armes, et tourner autour d'un médicament au spectre large. Non, ce n'est pas le cas. Elle a pour cadre une localité du département du Nord de la France, Noordpene près de Cassel, et raconte comment une certaine Constance tombe, au sens précis du terme, *prisonnière* de la nuit.

Les jours de succèdent, tour à tour calmes et tristes. La *folie* veille : Gérard Prévot est parfaitement conscient de sa chute irrémédiable et pourtant, il poursuit sa tâche d'écrivain. Il va même jusqu'à établir, en bonne et due forme, de minutieux horaires et des plans de travail, auxquels il veille, en bon professionnel, à ne pas déroger.

En avril 1975, se produit un ultime miracle : une femme, une femme beaucoup plus jeune que lui, entre soudain dans sa vie et le destin, imprévisible dans ses sautes d'humeur, veut qu'elle se prénomme Dominique. Le 4 mai, il note dans son journal : « Dimanche matin. Je me surprends à être heureux et je me suis interrogé là-dessus mais je n'ai pas pu répondre. Je me rends compte que cette absence de réponse est la source même de ce bonheur fuyant et lourd. »

Il achève, quelques jours plus tard, son roman *Le Point de chute*, qui se termine par ces mots révélateurs : « Le point de chute est le seul point de rencontre avec soi. Tout lieu de mort ainsi se transfigure en lieu de renaissance. Car sous la pierre il y a Dieu. »

Je pense souvent à Gérard Prévot, un grand écrivain injustement, scandaleusement méconnu, un écrivain racé, un écrivain pur. Il m'arrive parfois de me demander s'il n'avait de plein gré programmé sa fin et si, dès le moment crucial où il a entrepris d'écrire ses vertigineux contes et nouvelles fantastiques (cinquante-sept au total), il n'est pas mort, comme le personnage de *La Buée*, un des contes du *Démon de février*, c'est-à-dire, pour en reprendre les mots, « mort de cette mort prématurée et ambiguë qu'est la vie ».

Copyright © 2023 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Jean-Baptiste Baronian, *Gérard Prévot et les démons de l'écriture [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2023. Disponible sur : <www.arlfb.be>